

## *M*ardi 14 octobre

– Mais enfin, Anna, qu’est-ce que tu veux que je te raconte, je t’ai déjà tout dit !

J’ai rentré la tête dans les épaules. C’est rare qu’il me parle sur ce ton, mon frère. J’ai encore tout faux. Il s’est refermé comme une huître et regarde ses pieds. Pourquoi je n’arrive pas à être juste *normale* ? Enfin, comme avant, quoi. Pourquoi je me sens si loin de lui, d’eux tous, de leur monde ? Je m’en veux. Ce n’est pas seulement parce que je suis fatiguée ou parce que j’ai peur que cette cochonnerie nous ait empoisonnés, je sens bien qu’il y a autre chose, je me sens... déphasée, voilà, complètement à l’ouest, avec une vague sensation de mal-être.

– Pardon, Nath, je ne le fais pas exprès, je suis désolée.

Mon frère attend, l’air buté. Je vois bien qu’il en a assez. Comme il ne dit rien, j’ajoute :

– Tu as tellement changé, petit frère ! Quand je t’ai quitté, tu n’étais qu’un gamin, aujourd’hui, tu es presque devenu un homme.

C’est vrai qu’il a changé, incroyablement. Mûri d’un coup, en quelques semaines. Comme il a dû souffrir pour faire un chemin pareil en si peu de temps !

– C’est qu’on grandit vite quand le ciel vous tombe sur la tête, Anna. Toi aussi, tu as beaucoup changé.

Il m’a répondu sèchement. Je bredouille :

– C’est pas vrai, je suis toujours la même, Nath.

Je n’y crois pas moi-même. Mon frère ne s’y trompe pas.

– Si tu le dis ! En tout cas, je n’arrive pas à te retrouver. Tu es loin, c’est comme si tu n’avais plus confiance en moi.

Je lève les yeux vers lui, vite fait. Sa bouche s’est tordue, il se retient de pleurer. Mon estomac se contracte, j’ai soudain du mal à respirer, je me mets à tousser. Qu’il souffre à cause de moi m’est insupportable.

Il reprend d’un ton las :

– Anna, si tu me disais enfin ce qu’il y a dans ta tête ?

Il ne lâche pas facilement, mon frère. Un vent de panique me balaye à l’intérieur. Mon Dieu, Nath, tu ne comprends donc pas que, dans ma tête, c’est un tel chantier que je ne sais plus où j’en suis ? Bien sûr que j’ai toujours confiance en toi, bien sûr que je t’aime toujours pareil, mais j’ai besoin de temps pour me retrouver. Je ne sais plus qui je suis, je ne sais plus ce que je veux faire de ma vie, je me demande comment je vais la continuer, ma

vie, après tout ce que j'ai vécu. Je me sens vide, ou peut-être, au contraire, trop pleine. Un gros paquet de mots reste coincé au fond de ma gorge qui me donne envie de vomir, il faudrait qu'il sorte, mais il se cramponne de toutes ses forces à l'intérieur. Il m'étouffe.

Tout ça, je ne le dis pas, j'en suis bien incapable, je le pense seulement.

Je reprends, piteuse :

– Bientôt je te raconterai tout, Nath, je te le promets. Ne m'en veux pas, laisse-moi encore du temps.

Je me mettrais des baffes.

À ce moment-là, d'une voix que je trouve tellement triste, comme celle de quelqu'un qui n'y croit plus, il me dit :

– Tu sais, Anna, je n'ai pas arrêté de t'attendre pendant tout ce temps. Je sentais que tu vivais toujours quelque part, je voyais bien qu'ils croyaient tous que tu étais morte, mais moi, j'étais sûr que non. Étienne, je ne sais pas ce qu'il pensait, il ne disait plus rien, il était... comme un phare éteint. Mais moi, je te parlais tous les jours dans ma tête, il me semblait que tant que je te parlerais, tu resterais vivante. Ma vie, c'était devenu plus que ça : t'attendre.

Il me bouleverse, mon frangin, à me dire des choses comme ça. Je l'observe à la dérobée. Comme il a changé ! Il me semble plus grand, plus mince, ses cheveux un peu moins blonds, peut-être, ses pommettes plus saillantes et ses yeux moins rieurs, plus graves. Un fin duvet se laisse entrevoir au-dessus de sa lèvre supérieure.

Nath a toujours été très beau. Je lui en ai parfois voulu d'attirer sur lui tous les regards. Il en a usé quelquefois pour parvenir à ses fins, mais sans méchanceté aucune, plutôt par jeu. C'est un garçon espiègle, charmeur, intelligent et sensible. Quel homme deviendra-t-il ?

– Moi aussi, j'ai pensé à toi tous les jours, Nath, même que c'est ça qui m'a fait tenir debout. Sinon j'aurais abandonné, j'aurais tout laissé tomber. C'était tellement dur par moments !

Ma voix s'étrangle, je sens les larmes monter, mais je ne veux pas pleurer. Je ne supporte pas quand mon corps n'en fait qu'à sa tête, quand je n'arrive pas à le contrôler.

Nath soupire d'un air résigné, boudeur.

– Bon, je n'ai pas trop le choix, de toute façon. Allez, viens, on rentre, j'ai froid.

Sur le chemin du retour, j'observe les oiseaux. Ils ont l'air pressés, peut-être parce que la nuit va bientôt tomber. Ils me rappellent d'autres oiseaux, là-bas. L'eau du torrent que nous longeons court en faisant des petits glouglous discrets. Comme ceux de la source, là-bas.

Et voilà, je suis repartie.

Je secoue la tête pour la débarrasser de toutes les images qui l'encombrent. Les derniers rayons du soleil ont bien du mal à arriver jusqu'à nous, on ne sent déjà plus leur chaleur. Entre mon frère et moi, le silence fait un bruit de dingue. J'ai froid, je claque des dents.

Nous marchons sans nous regarder, nos yeux flottent à l'horizon, s'accrochant ici ou là comme s'ils remarquaient quelque chose d'intéressant. Deux comédiens. C'est à pleurer.

Pourtant la nature est belle, l'herbe mouillée crisse sous nos pas. À la surface du torrent, des petites vagues dansent dans la lumière rasante, avec de jolies couleurs, des verts, des bruns, des dorés. De voir tous les efforts que la nature fait, ça me rend encore plus triste. C'est comme une poésie qu'elle aurait inventée pour nous et qu'on n'écoute pas. Une mésange charbonnière se pose à quelques pas de nous, sur le chemin. Ça me fait comme une caresse à l'âme. Comment est-il possible de se sentir si seule au milieu des siens ? C'est comme si on n'avait jamais eu d'enfance ensemble, jamais partagé nos rires et nos peines, comme si ce n'était pas quelques semaines, mais toute une vie qui nous avait séparés.

On est devenus des étrangers l'un pour l'autre. C'est de ma faute, quelque chose s'est détraqué dans ma tête, je ne vais pas bien. Je pense à toutes les heures que j'ai passées là-bas à rêver à nos retrouvailles. Dire que maintenant, il y a ce gouffre entre nous. Pourtant on s'aime toujours, j'en suis sûre. Mais nos chemins se sont écartés et, pour la première fois de notre existence, nous n'arrivons plus à nous rejoindre.